

SPADE ET AGAT FILMS PRÉSENTENT

**UN FILM PUISSANT
CONTRE LE RACISME**

MELTY

**UNE CLAQUE
INOUBLIABLE**

KONBINI



LES
RASCALS

UN FILM DE
JIMMY LAPORAL-TRÉSOR

JONATHAN FELTRE ANGELINA WORETH MISSOUM SLIMANI VICTOR MEUTELET MARVIN OUBART TADDEO KUFUS JONATHAN EAP

UN SCÉNARIO DE JIMMY LAPORAL-TRÉSOR SEBASTIEN GORCKLER ET VIRAVIT THUM

LE 11 JANVIER AU CINÉMA

COUP DE
CŒUR
CINÉMAS
ART & ESSAI
DE L'AFSCAE



AFSCAE - ASSOCIATION FRANÇAISE DES SOCIÉTÉS DE CINÉMA D'ART ET D'ESSAI

Spade, Agat Films et The Jokers Films
Présentent

LES RASCALS

UN FILM DE
JIMMY LAPORAL-TRÉSOR

LE 11 JANVIER AU CINÉMA

Durée 1h45 - 2.39 - 5.1

DISTRIBUTION

THE JOKERS FILMS

01 45 26 63 45
marketing@thejokersfilms.com
16, rue notre-Dame-De-Lorette
75009 Paris



PRESSE TRADITIONNELLE ET DIGITALE

LE PUBLIC SYSTÈME CINÉMA

CLARISSE ANDRE
06 70 24 05 10
candre@lepublicsystemecinema.fr
PAULINE VILBERT
06 31 87 72 74
pvilbert@lepublicsystemecinema.fr

SYNOPSIS

Les Rascals, une bande de jeunes de banlieue, profite de la vie insouciante des années 80. Chez un disquaire, l'un d'eux reconnaît un skin qui l'avait agressé et décide de se faire justice lui-même. Témoin de la scène, la jeune sœur du skin se rapproche d'un étudiant extrémiste qui lui promet de se venger des Rascals. Alors que l'extrême droite gagne du terrain dans tout le pays, la bande d'amis est prise dans un engrenage. C'est la fin de l'innocence...



CONTEXTE PARIS, 1984



©Photos : Philippe Chancel



1984, c'est l'année durant laquelle la France devient championne d'Europe de football, la fameuse France de « Touche pas à mon pote ». C'est dans cette France-là que grandissent nos Rascals. Une bande de gamins comme il y en a tant, qui traînent dans le même quartier et font les mêmes conneries.

Nos Rascals grandissent en région parisienne, là où les nuits sont chaudes. Très chaudes. Ces nuits immortalisées par Philippe Chancel et Gilles Elie Cohen, les fameuses nuits d'Albert auxquelles tout le monde voulait se rendre sur les Grands Boulevards.

Ce Paris, cette France, c'est celle des débuts du hip-hop, mais surtout celle des looks : Punks, Mods, Teddy Boys, Fifties, Rastas, Gothiques, Skinheads. On n'a pas peur d'affirmer son style et de se draper dans une imagerie américaine des années 50 en écoutant du Rock'n'Roll, en portant des fringues d'époque et des coupes de GI's.

Cette France-là a bel et bien existé. Et c'était chaud.

Mais c'est aussi l'année où le Borgne du Front National fait près de 11 % aux élections européennes et se targue d'avoir 10 députés, comme l'explique cet extrait de *Libération* :

«Souvent émaillés à leur marge par des affrontements avec des manifestants antiracistes, ces rassemblements publics de Jean-Marie Le Pen, à l'époque 55 ans déjà et ex-député poujadiste pendant sept ans, attirent de nombreux sympathisants de droite.

Car la liste d'union UDF-RPR a laissé sur sa droite un boulevard dans lequel Jean-Marie Le Pen s'engouffre : le 17 juin, derrière Veil (43 %) et le PS (20,75 %) mais à un souffle du PCF (11,2 %), la liste FN rallie 10,95 % des suffrages exprimés (2,2 millions de voix) et envoie 10 euro-députés à Strasbourg. Ce premier grand score à l'échelle nationale du parti de Le Pen fait de celui-ci «le seul véritable vainqueur» du scrutin (Libé du 18 juin 1984) et suscite, déjà, les mêmes questions autour du FN. S'agit-il d'un vote de colère d'électeurs de droite qui rentreront dans le rang pour les élections considérées comme plus importantes, ou de l'installation d'un nouveau courant que ce score légitimise ? « L'existence d'un vote défouloir dans le contexte largement abstentionniste incite à la prudence », écrivions-nous à l'époque. Trente-cinq ans plus tard, on en est revenu...! »

Mais ça, c'est la politique.

Parce qu'en 1984, dans la rue, il y a du fasciste à gros bras et crâne rasé comme *L'Obs* nous le raconte :

«C'est dans ce contexte que les Black Dragons se forment en 1983. Le mouvement ne tarde pas à faire parler de lui et fédère rapidement de nombreux jeunes. Le « crew » s'échappe régulièrement vers le Forum des Halles, point chaud du Paris des eighties. Un centre névralgique où les affrontements sont fréquents avec les « boneheads » du Nazi Klan, des Tolbiacs Boys ou les membres des Jeunesses nationalistes révolutionnaires, fondées et dirigées par le militant d'extrême-droite Serge Ayoub, plus connu sous le nom de Batskin, en raison de son amour des bâtes de baseball! »

Même si l'histoire l'a un peu oublié, fut un temps où les skins fascistes avaient pris le Cœur de Paris, c'est-à-dire Châtelet les Halles, carrefour de tous les RER et de toutes les Banlieues.

«Des groupuscules de « skins fachos » (ou « fafs »), dont le Klan de Serge Ayoub (surnommé « Batskin »), proche du Parti nationaliste français et courtoisé par le Front national, investissent les concerts et occupent la rue, en particulier plusieurs quartiers parisiens (Les Halles, Saint-Michel, Convention, etc.), où ils agressent les punks et les « basanés »³. »

C'est dans cette France-là que vivent nos Rascals. C'est de cette France-là que nous avons voulu parler dans ce film.

1. BOUTIER Baptiste, «1984 : la France découvre le FN », article paru le 8/05/2019.

2. DUCOME Arnaud, « Dans le Paris des années 80, skinheads contre « chasseurs », article paru le 8/11/2016.

3. PIRONET Olivier, « Vous avez dit Skinhead ? », article paru dans le numéro de juin-juillet 2020.

RENCONTREZ LA BANDE

À l'est de l'Eden d'une banlieue parisienne du début des années 80, il y avait un petit garçon qui rêvait de l'Amérique des années 50. Celles des films en CinémaScope avec James Dean, clope au bec, silhouette nonchalante, enveloppé dans un T-shirt, une veste et un vieux blue jean.

À cette époque, Paris s'appelait Paname et les Black Panthers était une bande d'Antillais accros au Rock noir et au Hip-Hop qui faisait son apparition en France. Il fallait les voir, ces Géants : creepers bigarrées, chinos, blousons de cuir, pleins phares, sur les Grands Boulevards, à bord de leurs belles Américaines, Chuck Berry à fond dans l'autoradio :

« *'C'est la vie', say the old folks, it goes to show you never can tell...* »

RUDY



Rudy est un gars tranquille, sensible et renfermé en lui. Innocent, il vit dans l'ombre d'un grand frère, chef du gang des Antillais, fils préféré de sa mère et de son petit cousin Mitch.

MANDALE



Pour **Mandale**, Les Rascals c'est le sang, c'est la famille. C'est tout. Sa raison d'être est de protéger les siens. C'est une force de la nature.



BOBOCHE

Boboche est l'outsider de la bande. Des Rascals, c'est le seul qui a un avenir assuré. Il est profondément attaché aux Rascals mais évite le plus possible les emmerdes. C'est un gars discret. Au fond de lui, il sent qu'il n'est plus vraiment à sa place avec les copains du quartier.

SOVANN



Sovann est issu d'une famille rescapée des Khmers rouges. Il est né dans un camp de réfugiés en Thaïlande avant d'arriver en France à l'âge de 2 ans. Il est le joli-cœur du groupe. Véritable diplomate, il veille à ce qu'il n'y ait pas d'embrouilles dans la bande. Il est toujours là pour ses amis.



RICO

Rico est le fils d'un immigré de première génération qui croit en la France et à son modèle d'intégration. Pourtant, Rico a le projet de quitter la France et de mettre fin à la bande des RASCALS mais il n'a pas le courage de le dire à tout le monde...



« J'AVAIS ENVIE D'ALLER VERS UN CINÉMA TYPIQUE DES ANNÉES 80, UN CINÉMA POPULAIRE QUI, EN MÊME TEMPS, DÉROULAIT UN PROPOS SUR LA SOCIÉTÉ.. »

ENTRETIEN AVEC JIMMY LAPORAL- TRÉSOR

Quelle est l'envie première qui a motivé RASCALS ?

J'avais envie d'aller vers un cinéma typique des années 80, un cinéma populaire qui, en même temps, déroulait un propos sur la société. Aujourd'hui, on dirait que ce sont des films politiques mais à l'époque, ils étaient fabriqués comme des films populaires. Ce qui intéressait ces metteurs en scène, c'était, avant toute autre ambition, la relation avec le spectateur. Je pense à des cinéastes comme Costa-Gavras, qui ont toujours voulu faire du grand spectacle sans manquer d'y insuffler une vision du monde. On les classe du côté d'un cinéma très intellectuel, un cinéma d'idées, mais l'expérience du spectateur était cruciale chez eux. On trouve encore aujourd'hui des exemples dans le cinéma anglo-saxon, mais en France, on manque de ce cinéma populaire qui allie spectacle et fond. Ensuite, la représentation est une problématique importante pour moi, notamment la représentation de l'homme noir dans le cinéma. En France, il est souvent utilisé de manière stéréotypée, dans des rôles très secondaires. Quant aux personnages Antillais, ils sont généralement là pour divertir, amener de la bonne humeur. Un Antillais dans un rôle sérieux ? De mémoire, je n'ai vu cela que dans le RUE CASE NÈGRE d'Euzhan Palcy. Les rôles féminins sont également une question épineuse. En commission, on m'a parfois fait remarquer qu'il n'y avait pas de rôle féminin dans LES RASCALS. Pourtant, le personnage de Frédérique est central, elle est au cœur du film. On m'a un jour répondu « Oui mais Frédérique n'est pas un prénom féminin ». Frédérique est un personnage complexe, qui aurait tout pour être caricaturée et qui pourtant est traitée de manière indulgente. Le public a un rapport très ambivalent avec elle. Avec mes coscénaristes, Virak Thun et Sebastian Birchler, nous avons beaucoup aimé travailler sur ce personnage car son traitement n'est jamais manichéen.

C'est rare de voir un personnage féminin faire le choix de la haine et notamment de la haine politique, car c'est une idéologie souvent masculinisée à l'écran. Le film lui accorde beaucoup de place, presque autant qu'à Rudy, votre héros. Vous êtes-vous interrogés sur l'espace que vous lui octroyiez ?

Nous avons déterminé sa place dès l'écriture. Le moment crucial du film, est le changement de point de vue, chez le disquaire. Avant cette séquence, le spectateur peut penser qu'il va voir un film sur une bande de jeunes, peut-être même une chronique un peu feel-good. Avec l'agression du disquaire, on casse le récit, les repères. On s'attarde ensuite sur Frédérique, présentée comme une victime, et donc, sous un jour plutôt empathique. Mais on réalise petit à petit qu'elle nourrit de la haine et a décidé de riposter. Le cycle de la vengeance ne donne jamais rien de bon. Quand les Rascals tombent sur leur ancien bourreau, nous pouvons penser légitime qu'ils veuillent se venger. Mais dans le même temps, si nous nous mettons à la place de Frédérique, qui voit son frère se faire battre, nous comprenons la haine. C'est humain. Ce que le film montre, c'est qu'il y a des personnes qui manipulent les frustrations et les colères et les transforment en armes politiques. C'est le vrai danger.

Quel portrait vouliez-vous faire de l'extrême droite de l'époque ?

Grâce au personnage de Frédérique, le visage de l'extrême droite change des représentations habituelles. Dans les films, les politiques et les militants d'extrême droite sont souvent discrédités, comme si leur racisme venait du fait qu'ils étaient abrutis. C'est dangereux de laisser croire cela. Ils sont humains, traversés d'émotions et ils ont choisi de prendre le chemin de la haine. C'est avec Frédérique, pour qui on a d'abord de la compassion, qu'on va plonger dans ce monde, où les gens

sont plutôt cohérents. Adam a le visage du gendre idéal. Ce sont des jeunes qui étudient dans de bonnes universités. Il y a même une histoire romantique entre Frédérique et Adam. Il est facile pour le spectateur de s'identifier. Puis, on plonge petit à petit dans l'enfer, avec eux. En réalité, il est impossible de schématiser les gens qui épousent des convictions haineuses. Cela pourrait arriver à n'importe quel être humain qui aura vu sa confusion ou sa détresse instrumentalisées par des personnes mal intentionnées.

Quelles recherches avez-vous fait sur l'ambiance politique de l'époque, les groupuscules d'extrême droite ou la politisation des universités ?

De longues recherches car c'est compliqué de se documenter sur les mouvements de bandes des années 80. Il n'y a pas énormément de ressources bibliographiques. Nous avons lu des études sociologiques, regardé les rares documentaires réalisés il y a une dizaine ou une quinzaine d'années (donc a posteriori) sur les fafs ou les antifafs. Ensuite, nous avons déniché des études universitaires sur les mouvements d'activisme violent des années 80 jusqu'à aujourd'hui. Nous avons recueilli des témoignages de personnes qui ont vécu à cette époque-là, et nous avons recherché du côté des faits divers, dans les journaux. Avec mes scénaristes, nous avons consulté une masse de données afin de recouper et de synthétiser. Ensuite, nous y avons injecté de la fiction – bien que rien de ce qu'on raconte de la trajectoire d'Adam, par exemple, ne puisse être déboulonné. On perçoit souvent l'extrême droite comme un tout monolithique ; en réalité, c'est une nébuleuse de plusieurs petits partis plus ou moins radicaux, plus ou moins nationalistes, plus ou moins révolutionnaires. En fonction du groupe, l'activisme est plus ou moins organisé, structuré ou violent. À l'époque, le FN était

déjà en quête de respectabilité ; Jean-Marie Le Pen œuvrait déjà pour pénétrer l'univers politique français et il était déjà sur un chemin de rédemption médiatique. Rapidement, le parti a voulu se détacher des skins ultraviolents. Il n'y a bien que le PNFE (Parti Nationaliste Français et Européen) – dont les bras armés étaient impliqués dans des profanations de sépultures, des incendies volontaires et des attentats, notamment le plastiquage de la rédaction du Globe en 1987 – et le MNR (Mouvement Nationaliste Révolutionnaire créé par Jean-Gilles Malliarakis en 1979) qui travaillaient main dans la main avec les skins. Le FN était, comme Adam le dit dans le film, considéré comme « trop mou, embourgeoisé ».

Le générique de début est un montage de clichés du photojournaliste Philippe Chancel. Ont-ils fait partie de votre documentation en amont du film ?

Quand nous avons commencé à travailler sur RASCALS, nous ne connaissions pas ces photos-là et nous étions déjà en préparation le jour où nous les avons trouvées – nous avons tout de suite décidé de les inclure au générique de début afin de plonger le spectateur dans un 80's insoupçonné par le plus grand nombre.

L'initiative d'éditer le livre REBELS découle de la même idée : faire découvrir à un public néophyte les années 80 comme ils ne l'ont jamais vu.

Nos ressources photographiques, c'était surtout les photos de Gilles Elie Cohen – qui a écrit « Vikings et Panthers » – et celles de Yann Morvan, qui a écrit « Gangs Story ».





Ces photos ont participé à déterminer le production design et les costumes du film ?

Mon oncle, que je côtoyais beaucoup quand j'étais plus petit, avait le même âge que les personnes sur ces photos. Je voyais donc très bien quel genre de look les jeunes arboraient à l'époque. Je voyais comment ils s'habillaient, ce côté Amérique des années 50. On s'imagine toujours les années 80 avec du fluo et des permanentes, mais ce n'est que la partie mainstream de la mode de l'époque. Chaque courant musical correspondait à une façon de penser, une façon de s'habiller, et une façon de parler. D'ailleurs, quand on regarde bien la figuration du film, on distingue de nombreux looks différents qui se côtoient à la même époque et c'est assez étrange. Pour les Rascals, avec Laurence Benoit, ma cheffe costumière, nous sommes allés à fond dans une mode très 1950's, pour d'autres, ce sont les 1980's bling-bling, et pour Frédérique, et lorsque nous montrons la fac d'Assas, il y a un petit côté La Redoute. Il y a un voyage esthétique d'univers en univers. C'était une époque où la mode était riche.

Le langage tient une place primordiale dans RASCALS.

L'un des premiers aspects du travail sur le langage était de savoir comment les jeunes parlaient à l'époque. Ils avaient une manière d'articuler plus proche de Renaud ou de MC Jean Gab'1. Dès le casting, j'y ai fait attention et j'ai parfois écarté des acteurs très bons mais dotés d'un accent trop actuel et probablement très difficile à effacer, même en y travaillant. Ensuite, j'ai fait écouter et regarder des tonnes de vidéo de l'époque, notamment via l'INA. Nous avons choisi des micro-trottoirs, des reportages où des journalistes interrogeaient des jeunes, entre 12 et 18 ans. Je faisais écouter ça pendant

des heures entières à mes acteurs. Ils étaient étonnés de voir à quel point les jeunes parlaient bien ! Je leur ai répété qu'il fallait que le langage nous immerge en 1984 et que la moindre erreur nous sortirait du film. Parce que j'avais déjà vu des films où la manière de parler était anachronique, je voulais porter un soin très particulier au langage et à la manière de bouger également. Tous les comédiens de la bande des Rascals ont fait un stage de trois semaines avec Sophie Galitzine, une répétitrice, qui leur a fait travailler la façon de se mouvoir et de se parler entre eux ; ce qui a eu le double avantage en créant un esprit de groupe.

Il y a aussi de nombreux dialogues en créole. C'était une évidence pour vous ?

J'ai grandi dans une maison où l'on parlait créole. À mon époque, les adultes parlaient créole aux enfants qui devaient impérativement répondre en français. Pour cette génération, le français était la langue de l'émancipation, de l'assimilation, de l'intégration. C'est paradoxal : nous sommes français parce que nous venons d'un département français mais les anciennes générations se conçoivent comme immigrées. Leur relation à la métropole est la même qu'un immigré qui arrive en France. « Ne fais pas de vagues, ce n'est pas ton pays », il faut toujours être plus poli que les autres. Moi j'ai entendu ça toute mon enfance. Je ne concevais donc pas de rentrer dans cette famille antillaise sans qu'on parle créole, ça n'aurait pas été réaliste. C'est une langue très belle et elle enrichit nettement l'univers DES RASCALS. C'était très important pour moi et ça permet de montrer qu'on peut parler créole dans un film sans que ce soit un enjeu.





Enfin, il y a l'argot et notamment le « louchébem », l'argot du boucher.

Quand j'étais petit, j'entendais plein d'argots différents selon le quartier où l'on se rendait : le « louchébem », la langue de feu, la langue de java... Des langues auxquelles je ne comprenais rien mais que j'avais identifiées comme un code adolescent. Dans une bande, il y avait un look commun mais aussi un langage commun, secret, codé, que seuls les membres de la bande pouvaient comprendre. Dans une des premières versions du scénario, où l'enfance des Rascals était plus développée, Mandale était le fils d'un boucher, qui travaillait dans une boucherie chevaline, et à force d'entendre cet argot, il imposait le « louchébem » à la bande des Rascals. Même si nous avons dû raccourcir cette partie, la langue est restée. Ça nous permettait de raconter une certaine France, car il y avait aussi l'argot de Manu, dans le bar, qui est plus du type TONTONS FLINGUEURS, typique de la France des années 50.

Pour construire le casting des Rascals, fallait-il trouver une bande avant de trouver des individus ?

Avec Marine Albert, ma directrice de casting, nous avons démarré le casting très en amont du tournage, en octobre 2020. Nous avons profité du casting de SOLDAT NOIR pour voir certains acteurs et certaines actrices et leur réserver une place dans LES RASCALS. La première étape a été de trouver des individualités qui fonctionnaient seules. Nous avons longtemps entendu les comédiens individuellement et quand notre choix ne se portait plus que sur quatre ou cinq acteurs pour chaque rôle, nous avons commencé à travailler par groupe, sur des associations importantes, comme Mandale / Boboche, Mitch et sa grand-mère ou Mitch / Rudy. Au début d'ailleurs, Victor Meutelet avait postu-

lé pour le rôle de Boboche. Ses essais étaient vraiment bien mais ça ne correspondait pas forcément à ce que je cherchais. Je lui ai donc dit que j'aurais aimé qu'il lise pour le rôle d'Adam. Après coup, il m'a d'ailleurs confié que c'était le rôle qu'il voulait jouer ; il était donc très heureux. J'ai casté les rôles d'Adam et de Frédérique séparément. J'ai fait des associations entre les derniers acteurs et les dernières actrices sélectionnés car je recherchais avant toute chose une alchimie – et quand j'ai vu Angelina Woreth et Victor ensemble, ça a été l'évidence-même. Comme on épouserait dans le film le point de vue de Fred et que son parcours prendrait une direction particulièrement dure, il fallait que le spectateur puisse s'accrocher à eux, tout en trouvant leur comportement atroce. Leur alchimie amoureuse devait provoquer une fascination morbide. Certaines scènes ont d'ailleurs été spécifiquement écrites pour provoquer un sentiment d'extrême malaise. Par exemple, nous avons écrit la scène de la ratonnade comme une parade amoureuse. Adam fait tout pour séduire Fred et Fred est fascinée par son comportement. Ça rend la scène d'autant plus horrible.

Avec Romain Carcanade, votre chef opérateur, quels ont été les premiers sujets abordés ?

Romain et moi nous étions mis d'accord pour faire ensemble SOLDAT NOIR et LES RASCALS – l'un n'allait pas sans l'autre. J'avais déjà des références visuelles en tête, plus particulièrement des références photographiques. Nous nous sommes vite rendu compte que nous avions les mêmes, notamment Saul Leiter (pionnier de la photographie couleur) qui aime bien travailler en contre-jour, avec des noirs profonds, des rouges très vifs. Sur SOLDAT NOIR, j'avais dit à Romain que je ne voulais pas partir sur une représentation des années 1980 habituelle, c'est-à-dire une

image en 4/3, très colorée, très lumineuse. Je voulais un film froid, qui allait vers le bleu et surtout, je voulais tourner en scope. Je parle de SOLDAT NOIR car nous avons travaillé de la même manière sur LES RASCALS : je fais mon découpage dans mon coin, un storyboard pour certaines séquences qui me semblent plus compliquées à visualiser. Si bien que quand je prépare SOLDAT NOIR avec Romain, nous ne parlons que du découpage, de sa pertinence, de comment l'améliorer, de la grammaire que je vais utiliser. Tout le travail effectué sur SOLDAT NOIR lui a permis de comprendre comment je fonctionnais, comment je voulais travailler. Parfois, certains réalisateurs laissent leur chef opérateur faire le découpage à leur place ; Romain était là pour optimiser un découpage déjà fait et il a pu se concentrer sur son travail de chef opérateur - travailler sur la fluidité, la composition des cadres. De plus, sur SOLDAT NOIR, je l'ai poussé à faire des choses dont il n'avait pas l'habitude et le fait que ça fonctionne sur le court lui a donné confiance pour le long. SOLDAT NOIR a établi une véritable relation de confiance entre lui et moi.

Toutefois, y a-t-il eu des changements dans le travail sur LES RASCALS ?

J'avais d'autres référents : le film allemand MOI, CHRISTIANE F., 13 ANS, DROGUÉE, PROSTITUÉE... sorti en 1981, pour sa lumière froide - même si je m'interrogeais sur la pertinence d'une telle froideur dans LES RASCALS. Autre film qui était important, notamment pour la direction artistique, c'était TCHAO PANTIN, qui a une DA très tranchée et qui représente un Paris assez crade. J'avais envie de ce Paris coupe-gorge, avec des couleurs radicales, qui ont du sens : un véritable challenge !

Reconstituer cette ambiance à la fois oppressante et singulière des années 80 avec un budget serré a nécessité un découpage précis, le repérage minutieux de Gwenaëlle Duriaud et toute l'expertise de Samuel Teisseire, mon chef décorateur, afin de créer des décors singuliers et forts graphiquement. Il fallait que chaque changement de décor nous transporte dans un univers différent.

En outre, je voulais davantage que l'image travaille main dans la main avec le costume et le décor sur LES RASCALS.

Je m'étais fait un document, comme une nomenclature de réflexion sur les couleurs du film, et lors des grandes réunions artistiques que nous organisons entre départements, ça servait de guide. Quand nous utilisons du rouge ou du bleu nous savons tous exactement pourquoi. Ce n'étaient pas juste des choix forcés. Dans LES RASCALS, il y avait beaucoup de défis techniques auxquels moi et Romain devons trouver des solutions car c'est un film qui contient énormément de mouvements de caméra. Par exemple, le plan-séquence où Rudy et Sovanne discutent en descendant l'escalier en colimaçon : quand j'ai expliqué ce que je voulais faire dans cette scène, on m'a proposé de filmer au drone mais j'ai refusé. Il a donc fallu trouver une solution inédite et c'est Stéphane Gallou, notre ingénieux chef machiniste, qui l'a trouvée avec un système de poulies qui fonctionnait parfaitement.



« J'AVAIS ENVIE DE CE PARIS COUPE-GORGE, AVEC DES COULEURS RADICALES, QUI ONT DU SENS : UN VÉRITABLE CHALLENGE ! »



En matière de réalisation et de mise en scène, LES RASCALS n'est pas un film sur découpé. Vous laissez souvent les plans durer. Comment qualifieriez-vous votre style ?

J'applique la règle selon laquelle s'il n'y a pas besoin de couper, on ne coupe pas. Quand j'ai commencé à réfléchir à ma mise en scène, en préparation, je ne pensais pas qu'il y aurait autant de plans-séquences. C'est pourtant un procédé que j'adore, souvent synonyme de mise en scène pure. Quand tu tournes un plan-séquence, tous les membres de l'équipe sont concentrés à 100%. Le plan-séquence possède une charge dramatique permettant souvent de raconter un avant et un après, comme un tunnel, une bascule qui lie deux états de film différents. Quand je préparais le film, je n'en envisageais qu'un seul : quand Frédérique pénètre le monde de l'extrême droite pour la première fois et qu'elle a une révélation. Au-delà de ça, la longueur des plans était variable et traditionnelle. Mais j'ai dû aussi m'arranger avec les contraintes : sur un tournage assez court, nous avons des tonnes de plans à mettre en boîte. J'avais une ambition formelle et aucune envie de multiplier les champs-contrechamps étriqués. Par exemple, quand nous arrivons à la fac pour les prises de vue, je constate que le hall d'entrée est un grand volume et nous avons peu de figurants. Il faut que j'occupe l'espace et si je découpe trop, on ne verra pas cet imposant décor. Quel intérêt de tourner là, dans ce cas ? J'ai donc décidé de filmer le lieu avec l'ampleur d'un plan-séquence. Pour la scène de la discussion dans les escaliers en colimaçon, dont je parlais tout à l'heure, ce n'était pas le décor d'origine ; je devais filmer la scène dans un ascenseur. Mais quand j'arrive dans l'immeuble, je m'aperçois que l'ascenseur est tout petit, assez laid. Or j'avais envie d'un film libre, rock'n roll. Quand je vois l'escalier, j'envisage tout de suite ce long plan-séquence, qui mettra en valeur le lieu. Avec mon chef opérateur, on savait que l'ampleur de LES RASCALS passerait par le choix des décors et la manière de les filmer.

JIMMY LAPORAL-TRÉSOR

Réalisateur, scénariste, directeur littéraire et producteur, Jimmy Laporal-Trésor est scénariste de deux long-métrages : **La Cité rose** et **Mon frère**, où il est déjà question du regard que la société portée sur la jeunesse prétendument immigrée, de l'impact nocif de la cité sur les individus. Après un court-métrage réussi, **Le baiser**, puis **Soldat Noir**, qui sera en compétition pour le César du meilleur court-métrage en 2022, Jimmy signe son premier long-métrage **Les Rascals** en tant que scénariste et réalisateur.

FILMOGRAPHIE

- 2022** *Les Rascals* (long métrage) – Réalisateur et scénariste
- 2021** *Soldat Noir* (court métrage) – Réalisateur et scénariste
Nomination César 2022 du meilleur court-métrage.
Sélectionné à la Semaine de la Critique 2021.
- 2019** *Mon frère* (long métrage) – Scénariste
- 2013** *La Cité Rose* (long métrage)- Scénariste
- 2013** *Le baiser* (court métrage) – Réalisateur



LISTE ARTISTIQUE

Jonathan FELTRE	Rudy
Angelina WORETH	Frederique
Missoum SLIMANI	Rico
Victor MEUTELET	Adam
Marvin DUBART	Mandal
Taddeo KUNFUS	Boboche
Jonathan EAP	Sovann
Emerick MAMILONNE	Mitch
Mark GROSZ	Chic
Mylene WAGRAM	Perpetue



LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Jimmy LAPORAL-TRESOR
Scénario	Jimmy LAPORAL-TRESOR, Sébastien BIRCHLER et Virak THUN
Production délégué	Manuel CHICHE, Violaine BARBAROUX, Nicolas BLANC, Sarah EGRY
Une Co-production	SPADE / AGAT FILMS
Directeur de photographie	Romain CARCANADE
Montage	Riwanon LEBELLER
Son	Maxime BERLAND
Décors	Samuel TEISSEIRE
Costumes	Laurence BENOIT



Rascals

Rascals

Rascals



le gars avec son frère

COUP DE CŒUR
CINÉMAS ART & ESSAI DE L'AFCAE

AVEC EMERICK MAMILONNE MARK GROSS MYLENE WAGRAM UN SCÉNARIO DE JIMMY LAPORAL-TRÉSOR SEBASTIEN BIRCHLER ET VIRAK THUN
UNE CO-PRODUCTION SPADE AGAT FILMS FRANCE 2 CINÉMA PRODUIT PAR MANUEL CHICHE VIOLANNE BARBAROUX ET NICOLAS BLANC SARAH EGRY IMAGE ROMAIN CARCANADE COSTUMES LAURENCE BENOIT DÉCORÉES SAMUEL TEISSIERE (PACO) CASTING MARINE ALBERT MONTAGE RHIVANON LEBELLER ÉCALONNAGE CHARLES FREVILLE MUSIQUE ORIGINALE DELGRES
SON MAXIME BERLAND 1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR BASILE JULLIEN DIRECTEUR DE PRODUCTION ERIC CHABOT PRÉFESSEUR PHILIPPE LENFANT SCÉNARISTE MORGANE AUBERT BOURDON MAGAZINIÈRE ALEXANDRA HANNOUN COIFFURES NICOLAS CUEFF MIXTEUR GUILLAUME TIBI RÉALISATEUR EN CHEF CORENTIN CALARNOU DIRECTEUR DE POST-PRODUCTION MARTIN CHARRON
SUPERVISION MUSICALE MATTHIEU CHABAUD ET NICOLAS MILJANI AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINÉ+ FRANCE TÉLÉVISIONS AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE EN ASSOCIATION AVEC SOFTVIXINE 9 LA BANQUE POSTALE IMAGE 15 INDÉFILMS 9 CINEAXE 3 CINÉMAGE 15
SPADE
ae
2cinéma
CANAL+
CINÉ+
france.tv
SOFTVIXINE 9
DISTRIBUTION FRANCE THE JOKERS FILMS VENTES INTERNATIONALES WILDBUNCH INTERNATIONAL
INDÉFILMS
CINEAXE3
Cinémoje
wildbunch

